

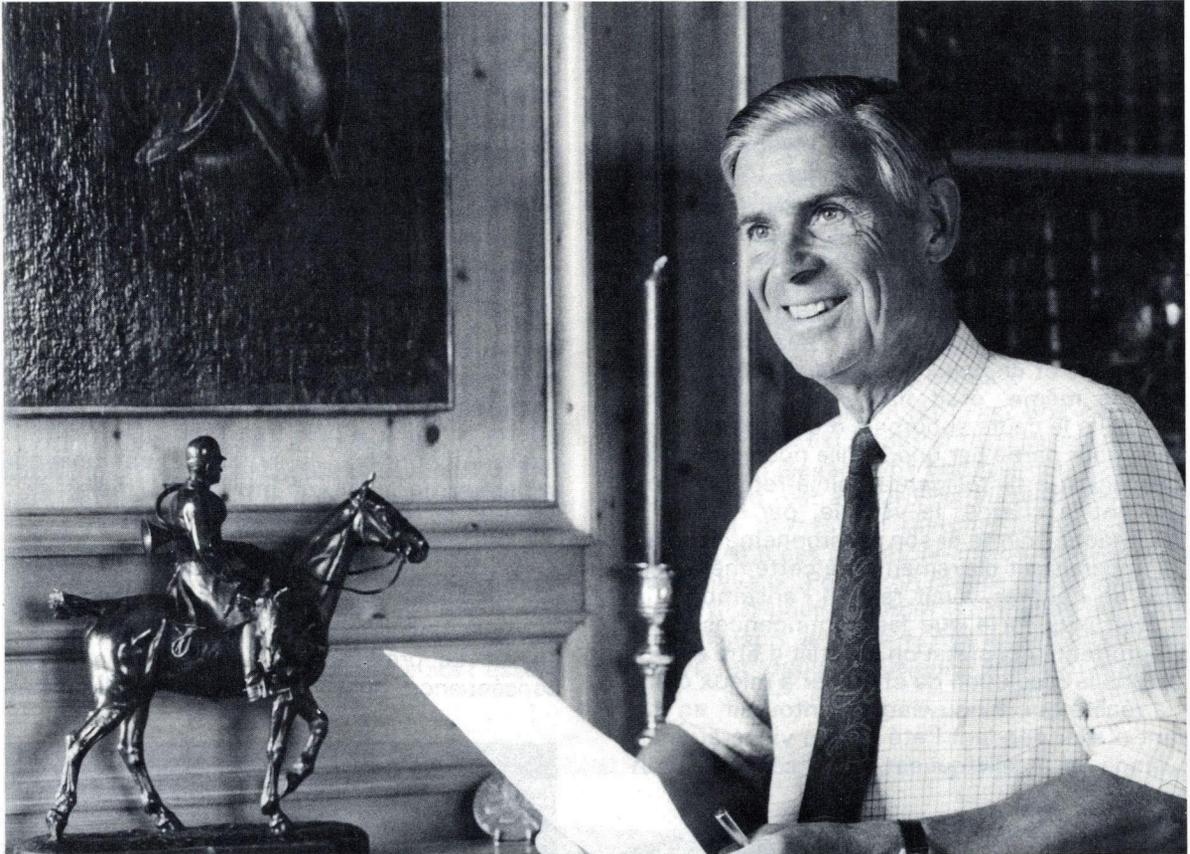
VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



ALAIN DAUCHEZ

Entretien avec Joël Bouëssée



Alain Dauchez

(Photo : Serge Chevallier)

Le temps était humide et le ciel bas. Tout se confondait dans une grisaille uniforme de nature à rendre triste le plus résolu des optimistes.

En accord avec l'âpreté du temps, j'étais, ce mardi-là, resté à Montfort pour régler un arriéré d'impôts. Je n'avais aucun présumé cynégétique, ayant depuis quelques saisons été amené par les exigences de la vie à prendre des distances avec l'équipage, tout en restant lié avec ceux qui le composent.

Que s'est-il passé ? Je n'en sais rien, et cela n'a d'ailleurs aucune importance. Mais il faut retenir qu'en dépit du temps et malgré mes impayés, je me suis retrouvé, peu après midi, au Carrefour de la Croix Pater. L'équipage avait attaqué au Passoir, la chasse était descendue vers la Houssine. Je me résolus donc à partir à pied en direction des côtes du Planet. J'étais à bon vent, ce qui me permettait, bien qu'éloigné du centre des opérations, d'entendre les chiens, et quelquefois la trompe.

L'écho de cette musique me fit subitement oublier l'opacité de l'air et la tristesse du jour. Pour mieux profiter de ce qui m'était offert, je m'assis sur une souche et écoutai. Très vite, je fus envahi de cette impression diffuse qu'il nous arrive de ressentir, quand, d'instinct, on appréhende qu'il va se passer quelque chose. Ce fut d'abord un bruit de branches mortes rompues, puis déjà un galop lourd pourtant amoindri par les mousses ; enfin, à quelques pas, la vision d'un cerf qui me parut immense. Un chien suivait derrière, en se requérant.

Ce cerf n'était pas l'animal de chasse, et le chien qui le suivait commettait une faute en le poursuivant. Cette vision et ma place sur le talus n'avaient pas grand chose à voir avec la vénerie exercée dans sa rigueur. L'animal de meute, le vrai, avait dû déjà entraîner l'équipage vers le Rouvray. Tout cela serait insignifiant si, en ce lieu, cette vision avec ses prolongements auditifs n'avait provoqué en moi le choc d'un réveil. J'avais eu tort de m'écarter de ce qui me semblait à nouveau essentiel, pour sacrifier au prosaïque. Il me fallait renouer avec les habitudes anciennes pour retrouver le territoire abandonné de mon enfance.

Le samedi suivant, le rendez-vous avait été fixé au Carrefour du comte de Toulouse. J'y étais de bonne heure, décidé cette fois-ci à ne pas quitter la chasse, quelles que soient les nécessités.

Très vite, des camions affluèrent, précédant de peu la venue des voitures amenant suiveurs, et déjà quelques boutons. Sans lien avec les cochers d'antan, des jeunes gens habillés comme pour les sports d'hiver, commençaient à descendre les chevaux des vans. Mes premières surprises ne se faisaient pas attendre. Il me fallait constater que plus personne ne venait avec les chevaux par la route ; même chose pour les chiens, l'équipage était entièrement motorisé. D'autre part, j'avais quitté une communauté où je connaissais tout le monde pour retrouver une assemblée considérablement rajeunie, mais au sein de laquelle beaucoup de visages m'étaient étrangers.

Le rapport eut lieu. Mme Otto le prit, et la chasse s'en alla pour attaquer vers Serqueuse. Même décor, les chiens tricolores marqués comme autrefois du U d'Uzès, même tenue rouge, pas les mêmes chevaux ; ceux-ci semblaient mieux mis et de plus « fine pointure » que ceux que j'avais antérieurement connus. Mêmes rites, bien sûr, mais toutefois rien n'était tout-à-fait comme avant. J'étais resté marqué par d'anciennes modes, tandis que l'équipage, lui, avait rajeuni en épousant son temps. Cette métamorphose, je devais la ressentir toute la journée jusqu'à la prise, qui eut lieu à l'étang de Bourgneuf.

La curée fut grandiose : cinquante chiens sous le fouet de Daguet, des trompes à l'infini, toutes très bonnes, et puis le cercle de ceux qui étaient là, en sachant pourquoi.

On était très loin de la « vénerie des ducs » du siècle dernier, comme de celle, plus bourgeoise, de l'Entre-deux-Guerres. La différence avec le caractère, somme toute, encore très rural de ce que j'avais connu, à l'heure où chiens et chevaux venaient par la route et repartaient de même, était flagrante. Nous étions aujourd'hui dans le cadre suburbain d'une forêt domaniale bordée pour partie par une « Ville nouvelle ». Par un miracle tenant à l'intelligente opiniâtreté de ceux qui en avaient la charge, la vénerie, par contre, y demeurait intacte, même si son environnement avait changé. Il apparaissait clairement que cette métamorphose, loin de l'altérer, avait rajeuni l'ensemble ; la tradition était plus forte que les contingences.

Cette reconfortante constatation méritait d'être approfondie. Je pris la résolution de chercher à mieux comprendre la réalité qui, à nouveau, m'entourait, en me promettant d'aller pendant l'été rendre visite au maître d'équipage, et à celle qui est, selon ses dires, son meilleur soutien.

*
* * *

Alain et Arlette Dauchez ayant depuis plus de douze ans Bonnelles en charge, surent l'adapter pour le maintenir. En les rencontrant, je vis au travers d'eux ce qu'est un équipage d'aujourd'hui.

Notre conversation fut sans préambule. Tout fut abordé avec franchise et naturel, dans le décor chaleureux de leur propriété de La Reposée, à Poigny-la-Forêt.

Joël Boëssée : Retrouver l'équipage, c'est constater que tout de l'essentiel demeure, même s'il semble que les choses sont souvent vécues différemment...

Alain Dauchez : Comme tu as pu le constater, si les changements sont perceptibles dans la forme, je dirai mieux « dans le vécu », rien, je crois, n'a été altéré dans le dépôt qui nous a été transmis et que nous voulons avoir un jour à remettre à ceux qui nous suivront, car je suis convaincu que, si on sait voir la réalité sans complaisance, on pourra très longtemps encore chasser à courre dans les Yvelines.

J.B. : Comment fait-on pour voir la réalité ?

A.D. : D'abord, en sachant où l'on est, et dans quelle société on vit. Nous sommes sur un massif de 8 000 hectares de forêt domaniale, mais à moins de 50 kilomètres de Paris, c'est-à-dire dans une région suburbaine, et non plus dans une société rurale. Par contre, cette société a reconnu que les loisirs devaient être une priorité. Il fallait jouer cette carte. Nous l'avons fait. L'équipage est intégré désormais à cet état de choses ; moins qu'un groupe privé, nous voulons être une institution locale.

J.B. : Comment devient-on une institution locale ?

A.D. : -En refusant le repliement sur soi. C'est ainsi que la vénerie en Yvelines, comme dans beaucoup d'autres régions, appartient pleinement au monde cynégétique et tâche même de jouer en son sein un rôle conduisant à des initiatives.

J.B. : Lesquelles ?

A.D. : L'équipage est à l'origine, depuis 1975, du comptage des grands animaux en forêt domaniale. Au début, certains chasseurs à tir étaient réticents. Maintenant, ils sont tous partie prenante. Cela a lieu tous les trois ans, au mois de mars, et mobilise près de deux cents personnes... Cette opération est menée conjointement par l'O.N.F., la Fédération Départementale des Chasseurs ainsi que par les associations de protection de la nature qui veulent participer et qui sont accueillies avec plaisir.

J.B. : Cela a-t-il déjà permis d'enregistrer des résultats ?

A.D. : Certainement. Je peux même dire que nous sommes passés du quantitatif au qualitatif prenant en compte les données écologiques. A l'origine, nous étions en face d'une très mauvaise répartition des âges. Aujourd'hui, la pyramide est beaucoup plus satisfaisante, avec, en proportion, moins de daguets et plus de cerfs adultes.

J.B. : Quelle est la population en cervidés ?

A.D. : Pour un territoire comme la forêt de Rambouillet, on pense que l'équilibre agro-sylvo-cynégétique autorise une population cerfs-biches-faons de 600 sujets. Le prélèvement cynégétique est calculé en conséquence, dont 40 bracelets pour l'équipage. Tou-



Alain Dauchez présentant un permis de chasser délivré à sa famille sous la Monarchie de Juillet.
(Photo : Serge Chevallier)

tefois, cet effort de rationalisation ne permet pas de tout régler. Il y a toujours des points inquiétants, comme par exemple le nombre grandissant, en dehors du braconnage, des animaux tués ou accidentés par le fait de la circulation automobile sur les routes départementales traversant la forêt. L'année dernière, entre Condé-sur-Vesgre et Saint-Léger-en-Yvelines, il y a eu 18 cerfs et biches de tués. C'est énorme, compte tenu du fait que cela s'étend à peine sur 10 kilomètres.

J.B. : J'ai trouvé que les chevaux, à l'équipage, avaient beaucoup changé.

A.D. : Oui, certainement, et cela pour aller vers le mieux. Ancien cavalier de concours complet, j'ai monté en courses, j'aime le cheval pour le cheval. J'ai donc été particulièrement strict depuis que je suis maître d'équipage, pour que les boutons, et surtout les invités, viennent avec des chevaux corrects, et si possible qui aient un peu de modèle.

J.B. : Le modèle aussi a évolué.

A.D. : On ne voit pas ici beaucoup de pur-sang, mais on n'en a jamais vu énormément. Par contre, on ne voit plus du tout de ces chevaux à toutes fins que certains marchands, encore dans les années 1970, faisaient venir de Normandie et qui arrivaient, chez nous comme ailleurs, pour servir à la chasse quand ils n'étaient plus bons à tirer un rateau-fanneur ou un tombereau de fumier. On voit moins de ces grands trotteurs disgracieux qui s'en allaient en avant n'importe où, en arrachant les bras de ceux qui les montaient. Ce que l'on voit maintenant ce sont essen-

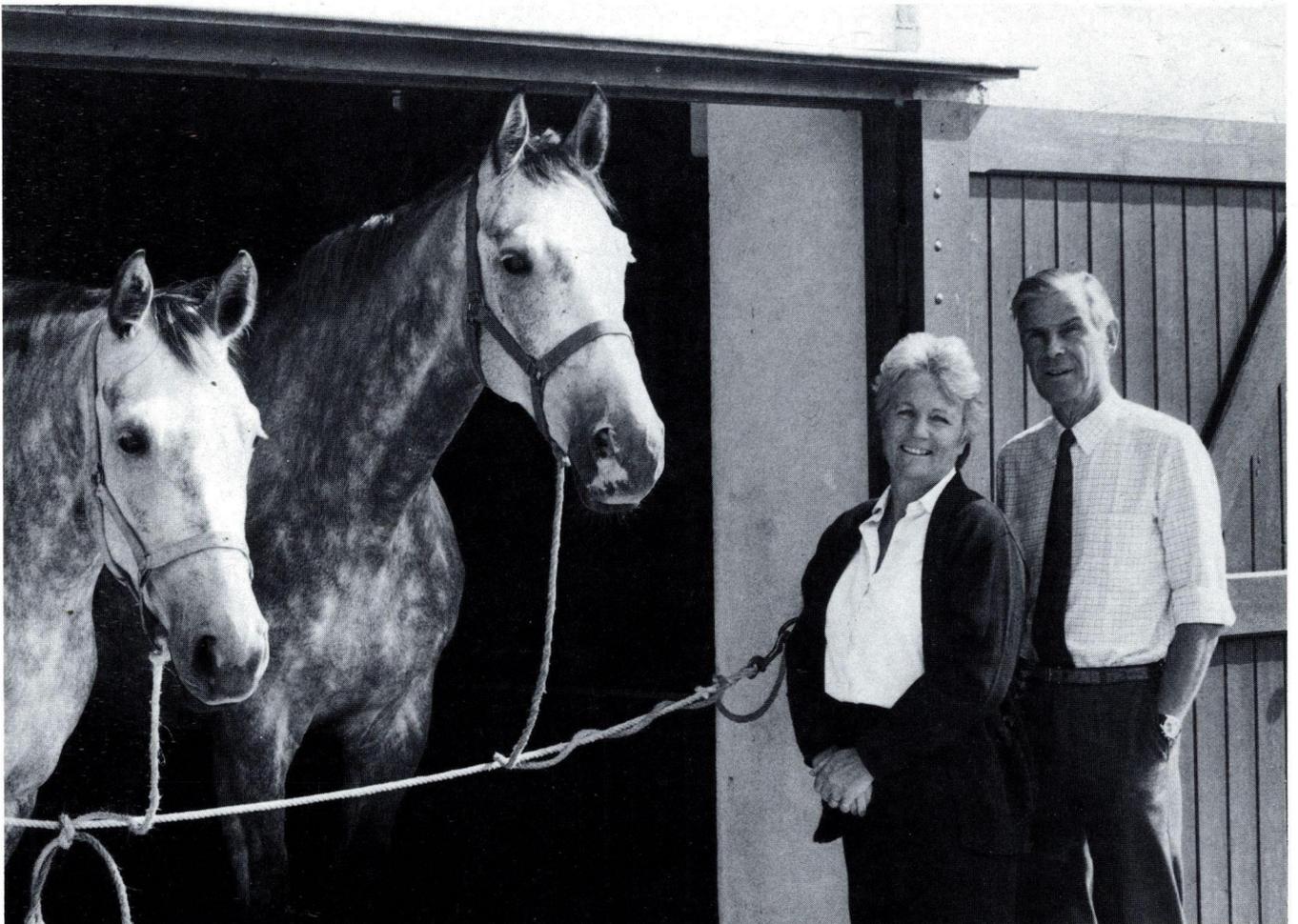
tiellement de très honorables Selles Français, qui arrivent souvent après avoir fait une carrière en concours hippique. Cela nous met en présence de chevaux qui ont, en général, de la ressource, et toujours du modèle. Comme j'exige qu'on ne présente au rendez-vous que des chevaux toilettés, avec les queues faites et les crins nattés, on a quelque chose qui est, certes, agréable à l'œil, mais qui est aussi une façon de nous affirmer de plein droit dans notre caractère de sport hippique.

J.B. : L'équipage a des liens aussi marqués avec le milieu du cheval qu'avec les instances régionales de la chasse ?

A.D. : Oui, c'est indispensable. J'ai toujours été favorable aux cartes de cavalier, et sur le plan local nous veillons à entretenir les relations les plus étroites avec les Haras et avec les clubs qui bordent la forêt, ainsi qu'avec les militaires du 501^e R.C.C. de Rambouillet qui ont toujours un très honorable « piquet » de chevaux.

J.B. : Et en dehors des clubs ?

A.D. : Il y a les éleveurs. C'est une chose qu'il faut noter, car elle est importante et assez récente. Dans la région, l'élevage du cheval, qui n'existait guère auparavant, est aujourd'hui en plein développement. Dans les fermes qui restent, là où il y avait trois vaches, il n'est pas étonnant de trouver aujourd'hui cinq chevaux. Pour mon propre compte, ayant fait un gros effort pour amender les prairies qui sont autour de la maison, je me suis mis en condition de pouvoir élever, et depuis plusieurs années. Arlette et moi



Arlette et Alain Dauchez chassent avec les chevaux qu'ils ont élevés.

(Photo : Serge Chevallier)

avons la chance de monter à la chasse des chevaux qui sont nés chez nous.

J.B. : Cela demande du temps ?

A.D. : Bien sûr, il faut attendre cinq ans pour utiliser à la chasse un sujet, qu'il soit né chez soi ou ailleurs. Le tout est de commencer. Après, il est très facile d'assurer une rotation en fonction des besoins du renouvellement de son écurie.

J.B. : Tu remplaces souvent les chevaux ?

A.D. : Non. Je tiens à les garder le plus longtemps possible en les tenant en condition. Mais on n'est jamais à l'abri d'un accident. Cela n'empêche pas que j'ai actuellement un cheval qui en est à sa dixième saison.

J.B. : Est-ce que tu relaies ?

A.D. : Maintenant, toujours. J'ai mis du temps à m'y mettre, faisant longtemps comme beaucoup : un cheval pour le mardi, un autre pour le samedi. Ce n'était pas une bonne méthode, car c'est toujours dans la dernière heure que les ennuis arrivent. Je préfère donc avoir deux chevaux par chasse, et pouvoir ainsi sans trop de scrupule, quand c'est nécessaire, les pousser en dehors de leur train.

J.B. : Combien le maître d'équipage a-t-il de chevaux ?

A.D. : Trois pour moi, un pour Arlette, et un peu moins à l'élevage. On tourne actuellement avec six chevaux.

J.B. : Après les chevaux, voyons les chiens...

A.D. : Comme tu as pu le voir, j'ai tout ramené vers le grand Anglo-Français Tricolore.

J.B. : Pour que tu « ramènes », il fallait qu'on en soit sorti ?

A.D. : Tu te souviens bien, dans les années 70, on pouvait dire qu'à Bonnelles les chiens étaient de deux modèles, en schématisant, bien sûr : il y avait du chien léger, distingué, proche du Poitevin, du Fox-Hound costaud, comme souvent, très efficace, ce qui amenait ainsi quelquefois « les Anglais » à couvrir la voie en prenant tout seuls. En retournant vers l'origine Anglo-française, j'ai le sentiment qu'on a rendu la meute plus homogène, en évitant d'avoir toujours à arrêter des têtes pour permettre à l'ensemble de rallier. En plus, ce sont des chiens criants, et j'aime cela.

J.B. : Si l'on consulte les annuaires anciens, à propos de Bonnelles il est toujours fait état de Bâtards Vendéens...

A.D. : Ces chiens-là n'existent plus depuis longtemps, si tant est qu'ils aient jamais existé. A l'époque à laquelle tu fais allusion, la cynophilie n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui avec ses standards rigoureux, et les équipages avaient souvent l'habitude de se fournir chez des éleveurs qui agissaient en fonction de leurs goûts, plus que par rapport à des critères normatifs.

J.B. : Ces Bâtards Vendéens, qui n'existent plus, est-ce que ce n'était pas au fond ces chiens relativement petits de modèle, bâtis en force, au crâne plutôt court, que l'on retrouve dans les aquarelles d'Olivier de Penne et autres peintres animaliers de la fin du siècle dernier ?

A.D. : C'est absolument cela, et d'ailleurs on retrouve des types de chien approchant ce que tu viens de décrire dans les photos de l'équipage de l'Entre-deux-Guerres, ce sont les mêmes quand M. Otto a repris



La vénerie d'aujourd'hui en Rambouillet.

(Photo : Alain Dauchez)

l'équipage en 1945, et cela a duré jusqu'à la fin du « règne » de Jolibois, c'est-à-dire pendant vingt ans.

J.B. : Maintenant, l'élevage se fait au chenil ?

A.D. : Oui, avec Daguet nous nous arrangeons pour avoir une vingtaine de naissances par an, afin de renouveler les chiens qui ne peuvent plus chasser, et aussi malheureusement ceux qui sont abîmés sur les routes par les automobilistes.

J.B. : Il y en a beaucoup ?

A.D. : Non, heureusement, mais en moyenne tout-de-même deux ou trois par saison, et c'est toujours trop.

J.B. : Que deviennent les vieux chiens ?

A.D. : J'évite toujours de faire piquer nos chiens. Comme je suis louvetier, il m'est facile de placer les jeunes qu'on ne garde pas ou les vieux qui ne sont plus de pied chez des louvetiers ou chez des amis qui chassent au chien courant. Il y a par exemple quelques chiens de Bonnelles dans le Massif Central qui participent à des battues de sanglier.

J.B. : Arlette, quel est le rôle de la femme du maître d'équipage ?

Arlette Dauchez : Être derrière et observer ce qui se passe.

Alain Dauchez : Ma femme ne se contente pas d'être derrière, je peux te le dire, c'est mon meilleur conseiller.

Arlette Dauchez : Si je me mets en arrière, ce n'est pas par timidité. C'est parce que je crois que je dois être une sorte d'appareil de photos permanent pour voir ce qui marche et tenter de réparer ce qui ne marche pas. Jusques et y compris lorsqu'il arrive des accidents, ce qui n'est pas toujours drôle.

J.B. : Tu n'es tout de même pas non plus l'infirmière de service !

Arlette Dauchez : Non, bien sûr, mais je crois que le rôle de la maîtresse d'équipage, c'est, en-dehors de

la chasse qu'il s'exerce. Par exemple, je suis très intéressée par l'élevage de nos chevaux, et plus directement encore je m'occupe activement de créer les meilleurs rapports qui soient avec l'environnement humain. Nous avons ainsi regroupé tous les familiers de l'équipage, auxquels j'adresse une ou deux lettres par an en forme de « bulletin de liaison », pour que chacun se trouve associé à la vie de l'équipage.

J.B. : Et que sont devenues les chasses dites populaires du Lundi de Pâques et du Mardi Gras qui avaient été créées par la duchesse d'Uzès ?

Arlette Dauchez : Tu retardes. Tout cela a été supprimé depuis longtemps car cela n'avait plus aucunement sa raison d'être. L'équipage n'a pas à se montrer accueillant à date fixe deux fois par an. Il a à se montrer hospitalier à tout moment, à toutes les chasses. C'est du moins le but recherché. Pour que ce soit plus tangible, nous réunissons tout le monde pour un grand goûter en fin de saison, et pour les cavaliers nous organisons un pique-nique pendant l'intersaison.

J.B. : Quand on chasse à courre à 45 kilomètres de Paris, dans un équipage qui porte un nom prestigieux, est-ce que cela implique beaucoup de mondanités ?

Arlette D. : Je ne sais plus très bien ce que cela veut dire. Il est toutefois certain que, très souvent, soit par les ambassades ou le Ministère des Affaires Étrangères, on nous recommande des étrangers qui aimeraient chasser à courre. Je m'en occupe alors tout-à-fait personnellement, ce qui nous a amenés par exemple la saison dernière, à recevoir plusieurs fois des Américains, et même des Japonais.

(Propos recueillis en août 1988 à la Reposée par Joël Bouëssée, les photos ont été obligeamment prises par Serge Chevallier).



Alain Dauchez, secrétaire général de la Société de Vénérerie, aime recevoir à Bonnelles d'autres équipages. Ici, le Haut-Poitou, le 8 mars 1988. (Photo : Stéphane Levoye)

LA VÉNERIE DU LIÈVRE

Nous l'avons écrit dans notre article sur la Société de Rambouillet, dans toute l'histoire de ce massif, pourtant fertile en péripéties cynégétiques, il n'y a dû avoir qu'une fois un chevreuil pris à courre, et encore cela avait été autant par accroc que par pénurie.

Pour ce qui touche au courre du lièvre, avant une période somme toute récente, la rareté était moins absolue mais le phénomène demeura tout à fait marginal jusques et y compris dans le sens topographique du terme. En effet, avant-guerre la vénerie du lièvre, infiniment moins développée qu'aujourd'hui, n'était guère mieux qu'un divertissement de parc. C'est ainsi que le duc de Noailles, propriétaire du château de Maintenon, bouton de l'Équipage de Bonnelles et, mais s'en souvient-on ? Président de la Société de Vénerie de 1938 à 1954, eut un équipage « Maintenons Maintenon » qui chassa le lièvre régulièrement pendant l'immédiat avant-guerre. Rambouillet et Maintenon étant de même voisinage, on peut prendre cet exemple comme étant à l'origine de ce phénomène de bordure qu'est la vénerie du lièvre en cette partie des Yvelines.

En fait, entre les chiens du duc et les années 70, soit pendant 30 ans, il n'y eut rien à retenir sous cette rubrique. Les choses changèrent en 1970 quand fut créé à l'intérieur du parc du château de Paincourt, sur la commune de St-Léger-en-Yvelines, l'équipage des Bruyères. Cet équipage était dû à l'initiative de très jeunes veneurs d'alors, Thierry Clerc et Arnaud Maggiar. Bruyères chassa régulièrement en Rambouillet dans des propriétés privées, puis dut très vite s'exiler dans des déplacements quasi-hebdomadaires, parcourant quinze à vingt territoires par saison, situés tout aussi bien dans le Perche qu'en Sologne et même dans les Landes. Après six saisons, Thierry Clerc confia la totale responsabilité de l'équipage à Arnaud Maggiar qui devait à son tour céder le fouet en 1982 à Frédéric Herbert, lui aussi originaire de la région de Rambouillet. Il installa l'équipage dans l'Orne. Les chiens sont maintenant intégrés à ceux de l'équipage Les Bleus, aux frères Lemarchand, qui ont leur chenil à Fauville, dans l'Eure.

Le virus était présent. Il fut contagieux. C'est ainsi qu'en 75 fut créé un autre équipage de lièvre, celui du Breuil. Les chiens ont été très longtemps logés en pleine forêt, à la ferme des Deux-Châteaux, carrefour du Parc d'En-Haut sur la commune de St-Léger. Jean-Noël Douay, bon veneur et parfait sonneur, était à l'origine de l'initiative, assisté par son ami Jean-Marie Caldier. L'entreprise perdura honorablement jusqu'à ces toutes dernières années. Il y eut de belles chasses, souvent ponctuées de prises. Elles se déroulèrent elles aussi en bordure de forêt, notamment dans la plaine de Garancière. Les chiens sont maintenant partagés entre l'Équipage du pays de France et celui du Puy Hautier. Après cela, mais presque en même temps, on eut à connaître le Rallye Grosrouvre, créé par Alain Henniquant, qui découple sur le territoire des communes de Grosrouvre et de Montfort-L'Amaury. Plus récemment encore, un ancien bouton de ce rallye, M. Michel Le Roux, devait créer le Rallye Poulampon qui chasse dans la partie ouest de la forêt et sur invitation, mais maintenant plus volontiers le renard que le lièvre.

Tous ces équipages ont plus ou moins commencé avec des beagles ou des harriers, pour après quelque temps ne faire plus usage que de petits anglo-français.

Comme tente de le prouver cet « articulet », le phénomène est intéressant parce qu'il est nouveau. La vénerie en Rambouillet existe d'une façon que l'on peut qualifier d'institutionnelle depuis quatre siècles. Malgré cela, et en dépit de l'exemple bien particulier d'avant-guerre, le courre du lièvre n'a à peine vingt ans d'âge et il ne cesse de se développer.

Si l'on note que cette vénerie est due à des gens qui, tous, sont en quelque sorte nés à la chasse à partir de l'équipage de cerf local, on constate au travers de ce phénomène l'instauration de pratiques qui sont la preuve de la vitalité de la chasse à courre en Rambouillet.

J.B.



Thierry Clerc et les chiens de l'équipage des Bruyères.

(Coll. : J.B.)

Pierre CHAMBRY

cinquante ans au service

DU CHEVAL ET DE LA VÉNERIE



Je n'avais jamais rencontré Pierre Chambry, que je connaissais plus pour l'avoir lu que par rapport à son œuvre, de peintre.

J'en étais là de mon ignorance quand un jour m'est parvenue une grosse enveloppe contenant un texte amusant, accompagné d'un nombre certain de photocopies réduisant des dessins, proches de la caricature. Il s'agissait d'une histoire de vautrait, celui du baron de la Motte-Bruche, que Pierre Chambry souhaitait voir éditer sous la forme d'un livre pour enfants.

Manquant probablement de témérité — existe-il un genre plus difficile que la littérature enfantine — je refusais l'obstacle et renvoyais le tout à son expéditeur.

Les choses auraient pu en rester là, si l'urbanité de

mon correspondant ne l'avait poussé à m'écrire à nouveau pour me faire savoir qu'il ne me tenait pas rigueur de ma pusillanimité. Afin de m'en fournir la preuve, il me pria de venir le voir, en me disant qu'il habitait à deux pas de Brissac, « ce qui ne devrait pas laisser indifférent un familier du Rallye Bonnelles ». Le geste était élégant, la proposition alléchante. Je me rendis donc à « l'Orchère », en la commune de Notre-Dame d'Allençon. Une longue avenue venant à la perpendiculaire d'une départementale peu fréquentée, un paysage de cultures, de vignes et d'herbages, bientôt un agréable manoir fait de tuffeau, couvert d'ardoises. Plus loin, mais à peine, des communs et une carrière qui prouvent à l'envi que cette propriété appartient tout autant aux chevaux qu'à celui qui m'y accueille.

Veste pied-de-poule, culotte de cheval, bas de laine, chaussures à talon compensé, le maître de maison m'attendait, les cheveux en brosse, le regard sympathique, la mine heureuse derrière sa moustache grise. J'étais toujours persuadé que j'avais rendez-vous avec l'auteur d'« A cheval », d'« En Piste », de toute cette série de manuels fédéraux sur la voltige, le débouillage, l'attelage, sans oublier sa grande encyclopédie intitulée « L'Équitation » et un charmant livre, « La monte dans les fourches », voué à l'éducation des amazones. Je m'attendais donc à être introduit dans une imposante bibliothèque aux murs chargés de volumes et de collections de revues. Or on me fit entrer dans une petite pièce en contrebas, lumineuse comme un sous-sol, encombrée d'une selle et de vieux harnais ; au milieu de tout cela, un bureau sans particularité, deux ou trois chaises et, autant que je me souvienne, pour toute librairie, les annuaires du téléphone.

C'est à ce moment-là que mon hôte, flairant peut-être ma surprise, me dit : « C'est ici mon atelier ». La précision s'imposait, car elle me rappelait que je n'avais pas seulement rendez-vous avec un auteur, mais aussi avec un peintre. Ce dernier ne pouvait être que d'un genre tout-à-fait exceptionnel puisqu'il affichait un aussi complet désaccord avec les habitudes de son état. N'est-il pas, en effet, plus communément admis, pour dessiner, de choisir un endroit clair plus tôt que l'intimité d'une cave ? Cette découverte méritait d'être faite d'entrée de jeu, car ma timidité imposait que je misse le temps de mon côté pour comprendre l'insolite de cette situation.

Tout de suite, Pierre Chambry prit sur lui de vouloir dissiper mon embarras : « Je n'ai rien à voir avec le

mouvement surréaliste, mais c'est tout de même grâce à une certaine Mlle Dada que j'ai eu pour la première fois, il y a un demi siècle, l'opportunité d'être édité, en illustrant chez l'éditeur Spes un texte de Jacqueline Lagrande. » Ayant du mal à sortir de mes premières impressions, je lui demandai si, à défaut de surréalisme, c'était par goût romantique ou pour céder à quelque pression alchimique, qu'il ressentait le besoin de vivre ainsi replié à même les fondations de sa demeure.

Si mon hôte n'avait pas été la patience incarnée, je crois que mon inaptitude à m'adapter aux manières d'autrui aurait commencé à l'indisposer. Souverainement maître de lui, il voulut bien me répondre que les romantiques ne le souciaient plus depuis que le baccalauréat avait cessé pour lui d'être un obstacle à franchir. Pour l'alchimie, même désaveu, il ne nourrissait aucun projet occulte. Afin que je n'eusse pas trop à souffrir d'un manque de jugement, manifesté avec aussi peu de discrétion, Pierre Chambry m'affirma que rien d'obscur ne le guidait, qu'au contraire, en tout temps, sa vie avait été menée comme une aventure, conduite au grand large, « les rênes longues ».

*
* *

Petit-fils et fils d'anciens élèves de l'Agro qui avaient choisi d'être officiers des Haras, Pierre Chambry vécut dès sa naissance dans le monde du cheval. Suivant ses parents au gré des mutations, il passe son enfance à Montier-en-Der, avant que son père ne soit nommé à Saint-Lô. Là, c'était vers 1930, se situent



ses premiers souvenirs de vénerie, en un temps où il y avait encore en Haute-Marne des équipages ; entre autres, celui de M. Marcelot qui découplait sur le cerf en forêt du Val, ou dans celle de Trois-Fontaines.

Si les chevaux et la chasse ne quittèrent jamais notre ami, le dessin fut aussi très vite son compagnon. Tout enfant, il assistait avec son père à un concours hippique, quand, subitement, il ne résista pas au désir de demander avec insistance de quoi dessiner. En dépit de l'incongruité de la circonstance, le père, par défi, voulut avoir raison de l'enfant. Il lui remit un ticket de métro et demanda à son fils, afin de calmer ses ardeurs, de reproduire sur ce chétif support un attelage à six. Sans insolence, l'enfant répondit que c'était possible, pour peu que l'attelage trouvât à être représenté de face. Même si, très tôt, le désir de peindre fut pour lui impérieux, Pierre Chambry ne songeait pas, alors à s'écarter du chemin qui devait le conduire vers les Grandes Écoles en vue de continuer la tradition familiale des Haras.

Le sort voulut qu'il en allât autrement. En fait d'agronomie, sa préparation fut uniquement militaire. Sa grande école, la guerre. Celle-ci, il eut la particularité de la faire d'un bout à l'autre à cheval, d'abord au 2^e Hussards, Tarbes, et enfin au 8^e Cuirassiers. L'épée avait duré six ans.

En 1945, il n'était plus question d'Institut National Agronomique. Le pays, dévasté, cherchait son avenir dans la motorisation ; le cheval n'offrait plus guère de débouchés, si ce n'est au-delà des mers. C'est à ce choix que Pierre Chambry consentit en partant

pour l'Île-Maurice en bateau, avec six chevaux et un Cocker-spaniel tricolore. Il resta là-bas plusieurs années, organisa un club hippique, commença à peindre à l'huile, et fit trois expositions. A partir de 1954 et pour deux ans, il dirige l'Étrier de Casablanca. De 1957 à 1960, on le retrouve au Congo belge, toujours à la direction d'un club hippique, toujours avec ses pinceaux. Là aussi, trois expositions.

En 1962, notre homme, qui n'a vraiment rien d'une âme tourmentée vivant dans la solitude d'une réclusion, part pour l'Amérique du Sud. Au Pérou, à Lima, il crée à la demande des autorités du lieu le premier complexe de sport hippique du pays, avec deux-cent-cinquante chevaux. Il administrera cette entreprise pendant trois ans. Elle dure encore. Cela a demandé un gros labeur, au détriment de son œuvre d'artiste. Il ne fera là-bas qu'une seule exposition.

De retour en France, il passe les années 1967-1968 à Versailles, plus exactement au Cercle Hippique de Porche-fontaine. C'est à ce moment-là qu'il aura parmi ses pensionnaires Navaro, un cheval du colonel Lalo, qui fera un jour en complet : premier en dressage, premier en course, premier en concours hippique, premier au classement général. Un cumul rarement atteint par un cheval dans une même épreuve. Profitant de la proximité des lieux, Pierre Chambry chasse souvent avec l'Équipage de Bonnelles à Rambouillet, et quelquefois en Normandie avec l'Équipage Kermaingant, qu'il avait déjà suivi une saison entière avant son départ pour le Pérou.

En 1969, il tient à mettre un terme à sa vie de globe-trotter, ayant femme et enfants qui réclament un peu



moins de va-et-vient, pour le confort des études. Puisque c'est cela que les siens veulent, il ira jusqu'au bout et deviendra lui-même professeur. Il crée en Anjou le Collège d'Équitation de L'Orchère où nous sommes, centre de formation de moniteurs et d'instructeurs qui a fonctionné jusqu'en 1986. Cette institution qui est née quatre ans avant l'École Nationale d'Équitation a formé plus de deux-cents élèves, répartis à travers le monde.

Cette intense activité professionnelle n'a pas empêché Pierre Chambry de chasser à courre. Elle ne l'a pas, non plus, bridé dans son ambition artistique. Nous avons vu qu'il avait commencé très jeune à illustrer des livres, qu'il avait tout aussi précocement (1936, 1937, 1938) débuté par des expositions de grand prestige comme l'était dans ces années-là à Paris le Salon du Grand Palais qui se tenait en même temps que le Concours Hippique. On le verra, de 1960 à 1967, au Salon des Indépendants et à celui des Artistes français.

Depuis son retour en France, Pierre Chambry s'était remis à publier des ouvrages ou à illustrer les livres d'autrui, comme ces charmantes « Lettres à Philippe » de Prince Errant (alias le Colonel de Carné). Il publie aussi « Le Dressage simplifié », et, aux Presses Universitaires de France, il illustre les travaux de Jacques Gendry sur le cheval et ceux du colonel Aublet sur l'équitation. Souhaitons qu'il poursuive encore longtemps cette activité éditoriale pour notre plaisir et notre enseignement.

La sculpture ne lui est pas non plus un domaine étranger. J'ai pu le constater quand il voulut bien aussi m'emmener dans son grenier où se trouvent moulages et terre cuite attendant les commandes au fondeur. Sous ce rapport, plusieurs grands projets sont en attente : une statue monumentale à Saumur, représentant un cheval faisant une courbette avec son dresseur à pied — sait-on que Saumur n'a pas de statue équestre ? — ; il doit également réaliser un monument représentant le général L'Hotte à cheval, qui devrait être installé dans l'École Nationale d'Équitation ; un projet de statue équestre représentant S.M. le Roi du Maroc est également en pourparlers avec le Gouvernement chérifien.

A ce portrait, il manquerait plus d'une nuance s'il était omis de dire quelque chose sur le polo. C'est en effet un sujet qui retient autant le peintre que le sculpteur. Nous vîmes chez lui beaucoup d'aquarelles et passa-

blement de petits bronzes tirés sur ce thème traité dans toutes ses attitudes.

La relation qui existe entre ce sport et Pierre Chambry est ancienne. Il était à Paris avant la guerre pour préparer les Grandes Écoles. Un numéro de l'Écho de Paris tombe sous ses yeux. Il lit une annonce : « Leçons gratuites de polo pour les cinq premiers lecteurs de cette annonce ». Il abandonne son cours, se précipite à la rédaction du journal. Il était le second à avoir répondu. Il sera un des premiers à Bagatelle pour suivre les leçons ainsi gratuitement dispensées. Parti du hasard, le polo deviendra chez lui une habitude. Il y jouera partout, que ce soit en Amérique du Sud, ce qui est la moindre des choses, en France ou au Congo. De cette lointaine région d'Afrique, il correspondra avec l'un de ses amis qui commandait alors en Algérie un régiment de spahis, et auquel il donnait par courrier des leçons à l'usage de ses officiers. Comme quoi l'équitation par le biais du polo peut être aussi une pratique épistolaire !

Au fur et à mesure que notre conversation progressait, Pierre Chambry voulut bien me sortir ce que ses cartons recélaient. Je vis ainsi quelques planches terminées, mais surtout beaucoup de dessins préparatoires, notamment des calques très rigoureux dans l'achevé des mises en situation. Je crus ainsi comprendre combien chez cet artiste le mouvement était important, dans toute la précision des gestes. La couleur, chez lui, est d'un moins grand souci, car il a le plus souvent recours à des coloris francs sur fond uni. Cela donne à ses tableaux un équilibre qui ne doit jamais faire oublier ni l'humour de la scène, ni la subtilité du détail. Si on ne s'applique pas à découvrir ce qui est caché, on ne comprendra rien à une œuvre qui est faussement facile. Méfions-nous aussi des réminiscences trop complaisantes. Pierre Chambry n'est pas un Français qui vit en Anjou en occupant sa retraite à faire des « gravures anglaises ». La comparaison avec Aldin ou Elliot n'est pas sans fondement ; mais, outre le fait que les détails sont là pour franciser le propos, il y a lieu de toujours chercher le clin d'œil. Il donne à chaque tableau, avec humour, sa signification singulière. Il authentifie l'œuvre dans son langage propre, à mi-chemin entre la charge et la réalité.

Cette vérité s'impose avec éclat, même quand on en fait la découverte par un après-midi d'automne dans un rez-de-chaussée obscur.

J.B.



René GOUEFFON

Naturel et sympathique, René Goueffon traverse la vie le sourire aux lèvres. C'est du moins ainsi qu'on peut l'observer quand il vient à un rendez-vous. Chargé de cordialité, il s'intéresse à chacun, n'étant distrait que par les dames...

Tout cela est vrai, mais reste partiel, ô combien !

Je me rappelle un jour où nous avions pris, à l'étang d'Hollande. La chasse avait été plus belle que difficile, le ciel était dégagé, et l'atmosphère limpide, comme souvent lorsque le jour s'attarde, avertissant que l'hiver s'épuise. René Goueffon était là, mais tout autre, je vous l'assure. Point de mine réjouie ni de propos galants. Il n'était plus qu'un regard, à genoux, le carnet de croquis à la main. Il avait déjà saisi une dizaine d'attitudes de chiens, les uns debout, les autres pelotés tous ensemble, parce que fatigués et frileux, comme à l'habitude au sortir d'un bat-l'eau. Il s'attaquait maintenant à Daguët, le piqueur de l'équipage. Quelques coups de crayon, immédiatement rehaussés à l'aquarelle de tâches rouges et bleues. La silhouette était parfaitement rendue. Ce fut ensuite le tour du cheval, un peu sur les épaules, les rênes longues et l'encolure basse, tel que je le voyais. En quelques minutes, sans que l'on ait eu à s'en apercevoir, était pris ce qu'il voulait prendre.

En voyant plus tard ses œuvres achevées, toujours amples, vigoureuses, quelquefois presque griffées par le désir de livrer l'observation dans ce qu'elle a de plus instantané, j'avais compris ce qu'était l'art de Goueffon. En Rambouillet, une fois le cerf pris, il arrive de pouvoir être étonné par autre chose que la chasse.

J.B.



Alain Dauchez, Jacques Moreau dit Daguët et les chiens de Bonnelles en forêt de Rambouillet.

LES DÉTERREURS

A peine avions-nous fini de rédiger les quelques lignes que nous consacrons dans ce numéro à la vénerie du lièvre, qu'un jeune suiveur de Bonnelles, ami et collaborateur de notre revue, Robert Servet, nous faisait savoir qu'il serait opportun de parler aussi du déterrage.

Le fait de n'y avoir pas pensé moi-même m'a rendu confus. Comment prétendre à parler de la vénerie dans ses divers aspects en Rambouillet sans rendre hommage à Mme Soudée qui fonda en 1956 l'Association des Déterreurs (A.D.D.) aux Mesnuls, village où elle a sa propriété en bordure de notre forêt ? Depuis cette période héroïque, le déterrage s'est beaucoup développé, ce qui nous réjouit. Il apparaît donc d'autant plus satisfaisant d'apprendre que c'est en suivant l'équipage de Bonnelles que Guy et Claude Picard eurent l'idée de créer l'Équipage de la Fosse aux Loups en 1985. Ils chassent sur invitation, mais aussi beaucoup à la demande des gardes fédéraux dans les bois voisins de la forêt domaniale, comme ceux de Maurepas. Leur meute est constituée de 8 Teckels à poils durs. Bons chasseurs, les Picard sont aussi d'excellents éleveurs. Ils aiment leurs chiens et savent en parler d'abondance quand on les interroge. Pour eux ces teckels ont l'aptitude de se faufiler rapidement dans les galeries les plus étroites : ils sont courageux, mordants, intelligents, ce qui leur permet de tenir tête à renards ou blaireaux dont les ruses et la volonté ne sont plus à définir. Cet enthousiasme n'est pas que théorique. Les faits sont là pour authentifier la démonstration : 53 renards pris en 1986, 86 en 87, 102 en 88, plus 2 blaireaux avec le concours de l'Équipage voisin de la Grande Marinière. On peut s'en rendre compte, l'école de Bonnelles est bonne, elle permet de découpler en toutes voies.

J.B.



Les membres de l'Équipage de la Fosse aux Loups.

(Photo : R. Servet)

LA LEÇON D'UNE PÉRENNITÉ

Nous devons féliciter et remercier Joël Bouëssée d'avoir su évoquer d'une façon inédite, parfois chargée d'humour, la forêt de Rambouillet et ses équipages d'hier et d'aujourd'hui.

Sans vouloir diminuer les mérites du Joinville de notre « maison », j'avancerai que la plume est agile quand l'inspiration vient du cœur.

Nous avons tenu à donner à cette présentation originale la place que justifie cet Équipage de Bonnelles, plus que centenaire, véritable phare avancé de la vénerie du cerf en Île-de-France.

C'est ainsi que la facture de ce premier numéro de 1989 a été modifiée, puisque Bonnelles-Rambouillet, indissociables, réunissent passé, présent et avenir.

Certes, les temps ont bien changé depuis l'époque où Anne de Mortemart devenait duchesse d'Uzès. Patrick de Gméline a su, il n'y a pas si longtemps, s'en faire le biographe dans un beau livre¹ qui, tout en contenant notre propos, dépasse notre sujet. Contentons-nous de rappeler aujourd'hui Armand, le piqueur de la duchesse. Il s'étonnerait de ne pas voir Daguet-Moreau, son successeur, diriger une escouade de second piqueux, valets de chiens à cheval ou à pied, cochers et palefreniers, valets de limier et garde-biches, comme sous M. Otto le faisait encore Jolibois, jusque dans les années 60.

Certes, l'équipage ne découple plus dans la partie sud du massif, coupée par une autoroute et envahie de constructions créant des activités incompatibles avec l'exercice de la chasse à courre.

Cependant, deux fois par semaine, tout au long des automnes et des hivers, derrière de « vrais » chevaux de chasse, la meute des Grands Tricolores, toujours marqués de l'U de la célèbre devancière, est menée à la brisée. Cette pérennité est le résultat d'une volonté. Celle d'Alain Dauchez qui, assuré de l'estime de plusieurs centaines de suiveurs, assisté de son épouse, de ses boutons et de deux hommes de vénerie, a su maintenir la tradition en l'adaptant au contexte d'un massif forestier situé à 50 kilomètres d'une agglomération de 10 millions de personnes.

Pierre Bocquillon

1. Plon.



André Moreau, second piqueux de l'équipage de Bonnelles.

(Photo : J. Ginestous)